

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

À la diversité

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 37, Number 1 (217), February 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32276ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Issenhuth, J.-P. (1995). À la diversité. *Liberté*, 37(1), 91–95.

RÊVERIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

À LA DIVERSITÉ

*Heimatlos
Sind viele auf der Welt,
Heimatlos
Und einsam wie ich.*

En 1960, j'avais en Belgique un camarade strasbourgeois du nom d'Itzel qui serinait du matin au soir ce début de rengaine d'un chanteur populaire allemand. « Nombreux sont de par le monde les sans-patrie, sans patrie et seuls comme moi. » Itzel était alsacien jusqu'au bout des ongles, moi en partie. Cela nous rapprochait et nous éloignait. Les Alsaciens purs ne reconnaissent pas volontiers un sang-mêlé pour un des leurs. Mais nous avions le même cœur romantique. Ce qui nous exaltait nous plongeait aussi à nos heures dans un marasme noir que nous n'aurions échangé contre rien au monde. Les images les plus triomphales de nous-mêmes que nous imaginions étaient les plus dramatiquement instables, du genre Juif errant, bohémien, Irlandais déraciné ou Hollandais volant. Si nous avions connu *Un Canadien errant*, Gérin-Lajoie aurait été du nombre de nos héros.

Itzel récitait *Le Cid* avec un accent qui recréait la pièce dans la vallée du Rhin. Les Maures déboulaient de Bâle et le Rodrigue qui les écharpait était un Götz von

Berlichingen sans main de fer, flanqué d'une Lorelei un peu carrée, que je me représentais sous les traits de la *Bauerin* du livre d'allemand. Avec Itzel, les Français de diverses régions, les Luxembourgeois et les Belges que je côtoyais au pensionnat, tout sujet d'étude ou de distraction prenait une ampleur supranationale, se trouvait vaporisé dans l'espace, reflété par des miroirs divers en une superposition d'images où toute origine se dissolvait, tout en demeurant un motif d'incompréhension et de froissements qui pouvaient toujours survenir, engendrant le repli en sous-groupes et la formation temporaire de clans.

Le temps a passé et n'a pas passé. Le décor a changé et n'a pas changé. J'ai pour voisins un Acadien de Tracadie, un Roumain, un Vendéen, un Marseillais, un Québécois francophone d'aujourd'hui, un Canadien français d'autrefois, un Québécois à demi anglifié (les trois derniers ne se ressemblant guère). Le Québécois francophone d'aujourd'hui (pure laine) a remplacé un Hollandais devenu canadien-anglais, parti récemment pour l'Ontario. Un Hongrois qui vivait un peu plus loin s'est écrasé aux commandes du petit avion qu'il avait mis des années à construire. Le matin du 14 juillet, on entend des marches militaires interprétées par l'Harmonie des gardiens de la paix, sous la direction vigoureuse de Désiré Dondaine. C'est le Marseillais qui met son disque. Le soir, un feu d'artifice est tiré derrière la piscine. Devant chez l'Acadien, une authentique charrue trône sur un monticule. Chez le Hollandais sans voiture, cycliste même en janvier, marié avec une Canadienne anglaise, l'année s'arrêtait le 1^{er} septembre ; la suite était la veille de Noël, fête des fêtes qui justifiait des mois d'industrie. Ici, on fête le 24 juin ; là, le 1^{er} juillet ou le 15 août ; chez les Roumains, un peu tous les jours. La grand-mère invective dans une langue inconnue tout

voisin qui jette un grain de neige dans le périmètre de la nouvelle Roumanie, et c'est aussi la fête. Qu'est-ce qu'elle dit ? Quand on ne comprend rien, on traduit comme on veut, et je traduis ainsi tous ses propos : « Esprits chagrins, enfermez-vous à double tour, déménagez ou passez votre chemin ! »

Je cherche l'unité dans la diversité de ces gens et ne trouve qu'un rapprochement géographique de hasard, dû à divers concours de circonstances. Pour points communs à la majorité d'entre eux, quelques plis nord-américains, par exemple la vie à crédit. L'accueil, la bonne entente et l'entraide règnent en général entre eux tous. Ce n'est pas par excès d'affinités. C'est que, dans la diversité extrême, la formation de clans n'est guère possible, on est avec tous ou complètement livré à soi-même. Chacun paraît avoir trouvé par rapport aux autres une distance à peu près satisfaisante (ni trop grande ni trop courte), et l'effet de cette coexistence sans histoire est celui d'une mosaïque assez réussie. Si ce petit groupe est le modèle réduit d'une nation à venir, elle sera d'une espèce rare ou jamais vue.

À Laval-Ouest, à un endroit que j'ai beaucoup aimé parce que la vipérine y fleurissait en abondance, un projet domiciliaire nommé Square Victoria s'étend de jour en jour. Les dix premières maisons terminées, disposées en demi-cercle, cinq fois plus hautes que larges et presque collées pour gagner du terrain, ressemblent de loin à des sarcophages dressés, modèle *Cigares du pharaon*. À peine finies, elles ont été habitées, et je me demandais, en passant, quels géants filiformes pouvaient se trouver à l'aise dans ces guérites. Au printemps 1993, un samedi matin, j'ai eu affaire dans les environs. Un tas de paille m'appelait, jeté de l'autre côté de la route après avoir protégé des fondations du gel. J'en ai profité pour surveiller les indigènes. Pour tout dire, les occupants des

voitures que j'ai vues sortir du demi-cercle étaient des métèques dans mon genre, à peine plus voyants — plusieurs turbans, quelques voiles. J'étais l'élément hétéroclite qui manquait, un Didace Beauchemin d'occasion, je ne détonnais pas dans le décor, même si le transport de la précieuse paille dans des boîtes pouvait paraître énigmatique et donc un peu inquiétant pour des gens normaux, sortant d'un sarcophage au volant d'un paquebot.

La diversité qui m'exalte à mes heures me plonge parfois dans le même marasme qu'autrefois — quand je vois le Québec devenir pareil au reste du monde — aussi quelconque, aussi insipide que tout le monde ? — et le Canada français disparaître avec sa singularité sans égale. (Je pense à de vieux Canadiens français dont j'ai cherché et aimé la compagnie, notamment une pionnière de la colonisation du Témiscamingue, de 95 ans, solide comme un chêne et d'une foi à déplacer les montagnes, dont le patois favori était « Char de roches ! » Elle avait fait de nombreuses fausses couches dans la terreur des incendies de forêt.)

Chose curieuse, la diversité qui augmente dans le monde humain diminue dans le paysage. La monoculture fourragère a remplacé les prairies « émaillées de fleurs » que Sagard a admirées près de la rivière Saint-Charles et que Chateaubriand voyait encore des fenêtres de sa « chaumière ». À la Vallée-aux-Loups, un pré, sans fleurs aujourd'hui, descend entre les arbres du parc. Un chemin en fait le tour. En le parcourant, on passe devant un petit périmètre clos, de nature différente. Les propriétaires actuels ont tenté d'y reconstituer une prairie de 1835. Où se sont-ils procuré les semences ? Je l'ignore, mais dans ce périmètre éclatent des fleurs inconnues, oubliées, d'une diversité étonnante, une absolue merveille.

La diversité humaine dans un même lieu augmente-t-elle vraiment ? Toutes proportions gardées, les guerres du passé ont provoqué de grands déplacements de populations. Vers 1630, la guerre de Trente Ans a fait apparaître à Nordhouse, en Alsace, mon plus lointain ancêtre connu. Personne ne sait d'où il venait. J'ai découvert le village en 1985. Sur des grilles de jardins, des plaques portaient mon nom. Des tombes aussi, au cimetière. Une vieille dame arrosait des fleurs. Je n'ai pas osé sonner aux grilles ni m'adresser à la vieille dame. C'était comme si le moindre de mes gestes (excepté marcher à distance) avait risqué de troubler indûment la paix de ce village ou de détraquer le cours du temps. Si j'avais pris une initiative quelconque, que serait-il arrivé ? Et puis à quoi bon ? Personne ne savait d'où je venais. Je n'ai rien dit, rien fait, mais j'ai tout regardé longtemps comme je regarde, de temps à autre, l'arbre généalogique établi par mon frère, pour énumérer les prénoms, les noms, les métiers — litanie des années profondes. Neuf générations, des siècles, des vies entières résumées dans des noms : Joachim, tisserand, époux d'Ursule Bapst ; Jean, tisserand, époux de Catherine Kintz ; François, tisserand, époux d'Anne-Marie Meyer ; François-Joseph, tisserand, époux de Catherine Issenmann ; André, tisserand, époux de Salomé Dotter ; François-Michel, menuisier, époux de Françoise Kremp ; Laurent, charpentier, époux de Jeannette Metzger... Ce sont eux qui furent chassés d'Alsace et perdirent tout, sauf soixante kilos de bagages, pour avoir choisi de vivre en français. Pour une branche des descendants de Joachim, la diversité avait recommencé.